

Architectes et sociologues 1970's : séductions, trahisons, abandons

La sociologie, de l'idéologie au savoir

Depuis leur origine, les grands ensembles révèlent quelques-unes des forces et des faiblesses de la société française. Il est bien connu que la technostructure des grands corps de l'État, alliée aux ingénieurs et aux architectes, a d'abord conduit la Reconstruction – ou les Reconstructions (1940-53) –, puis la construction des grands ensembles (1953-73) en dépassant l'opposition entre la droite et la gauche.

Les villes communistes de la banlieue de Paris se sont certes vu imposer les grands ensembles sur leur territoire mais ce qu'elles critiquaient, c'était leur gestion et leur peuplement, pas leur forme urbaine. Ainsi, de même que les communistes avaient soutenu les revendications des mal-lotés (1) de la banlieue dans l'entre-deux-guerres, le Parti communiste, d'esprit jacobin, faisait sienne cette forme urbaine – qui s'exportait d'ailleurs très bien en URSS – la classe ouvrière logée dans les grands ensembles votait communiste.

« Entre les communistes et nous il n'y a rien, déclarait André Malraux, ministre gaulliste et par moments prophétiques : si ; les grands ensembles ! » (Paul Chemetov) (2).

À ce moment-là, les grands ensembles étaient pourtant considérés comme l'expression du fonctionnalisme et du capitalisme confondus dans une même soif de rationalisation du mode de production, du mode de vie et du profit. Une des analyses socioéconomiques les plus représentatives de la critique structuralo-marxiste fut *La production des grands ensembles* (1971), étude d'Edmond Préteceille, ingénieur polytechnicien devenu sociologue, qui ne disait pas un mot de la forme des grands ensembles. Si je précise le fait que E. Préteceille était ancien élève de la prestigieuse École polytechnique (tout autant que celle de Zurich), c'est parce qu'il y a toujours eu des communistes polytechniciens, certes en très petit nombre – dans notre domaine, Claude Martinand et Francis Rol-Tanguy (3), entre autres – mais tous personnalités influentes et symboles du recrutement démocratique de cette Grande école, qui était pourtant une des pièces maîtresses de cette fameuse « technostructure ».

C'était aussi l'époque de ce qu'on appelait la stratégie de l'« entrisme », c'est à dire de l'entrée chez l'ennemi pour mieux le connaître et mieux le combattre... Entrisme, infiltration, complaisance, connivence, conviction : tous les états étaient possibles et compatibles pour expliquer comment, dans la France conservatrice des années post-gaulliennes 1969-1981, les rouages de l'État permettaient à des réseaux de gauche de financer de manière institutionnelle une

recherche critique, parce que la République est généreuse et parce qu'une bonne partie de l'intelligence étant à gauche, il fallait bien la financer... pour mieux la surveiller aussi. Il ne faut pas oublier non plus que la droite de 1969 est une droite que le Premier ministre Jacques Chaban-Delmas a voulu progressiste dans sa proposition de « Nouvelle société », avec son directeur de cabinet qui est Jacques Delors, qui sera plus tard ministre du président socialiste François Mitterrand. Chaban-Delmas sera écarté du poste de Premier ministre en 1972 parce que jugé trop progressiste, en tout cas jugé irresponsable par ses alliés.

Avant et après 1968, « l'appareil de l'État », comme on disait, était non seulement infiltré par des gens de gauche mais que, parmi les nombreux nouveaux personnels recrutés pour réfléchir aux problèmes de société, pour moderniser la société, se trouvaient de nombreux intermédiaires entre le politique et le culturel qui ont financé la recherche urbaine et même une recherche très critique envers le pouvoir comme celle qui était menée par les chercheurs du CERFI Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles) fondé par Félix Guattari et actif entre 1967 et 1987, selon une multidisciplinarité qui croisait la sociologie, l'anthropologie, la science politique et la psychanalyse.

A ce moment-là, contrairement à aujourd'hui, cette population de chercheurs était mouvante, non institutionnelle, elle avait donc besoin d'être financée pour vivre et elle ne pouvait vivre que grâce à des hommes de l'ombre, tels que Michel Conan ou Lucien Brams ont permis à la recherche urbaine d'éclorre et de croître, avant d'être progressivement absorbée par l'université, les écoles d'architecture et le CNRS après 1981. A signaler aussi la fondation du Corda (institution pour la recherche en architecture) en 1972

Si les grands ensembles étaient lors de leur période de construction (« Plan Courant » 1953- « Circulaire Guichard » 1973) une expression typique de la société française, ils ont continué de refléter la société française, et continuent de refléter encore ses traits les plus noirs lorsqu'ils sont – certes pas tous – les ghettos de la relégation (4), lorsque la question post-coloniale et la crise économique ont fait de ceux-ci le symbole d'une crise sociale fondée, notamment, sur l'échec de l'intégration des populations d'origine immigrée – le fameux modèle d'intégration républicain français.

S'il y a une fin de la construction des grands ensembles, il n'y a bien sûr pas de fin des grands ensembles puisqu'ils sont toujours là, en dépit des programmes de démolition qui ont commencé dix ans seulement après la fin de leur construction. Les grands ensembles sont donc là depuis 60 ans pour les plus anciens, depuis 40 ans pour les plus récents, ils existent donc dans la mémoire et la représentation de ceux qui les habitent mais ils existent d'abord, les cités – c'est comme ça que leurs habitants les appellent – existent dans la vie quotidienne, dans l'expérience quotidienne de ceux qui les habitent, qui est donc une expérience de relégation, de chômage, de racisme, de pauvreté ?

Les grands ensembles ont aussi continué d'être un miroir de la sociologie urbaine française, lorsque leur condamnation par les sociologues, quasi-unanime dans les années 1960-80, de Chombart de Lauwe à Lefebvre, de Michèle Huguet à Henri Raymond (5), a laissé progressivement la place à la compassion envers des habitants dont les politiques de rénovation urbaine démolissent aujourd'hui le logement pour leur en proposer un autre plus cher et plus loin. Si le statut social des grands ensembles s'est dégradé, leur situation géographique s'est en effet améliorée entre temps, avec une croissance urbaine qui a valorisé leur position. Le soutien apporté aux habitants par des sociologues engagés apparaît ainsi comme le dernier avatar des luttes urbaines, qui existent en France, grâce à des mouvements comme l'AITEC (6).

La rencontre entre architectes et sociologues a pu paraître spécifique au champ de l'architecture et de l'urbain alors que, comme la psychanalyse, la sociologie envahissait alors tous les champs du savoir et de l'action sur lesquels on attendait des réponses : du côté des structures de l'individu pour la première, du côté des structures collectives pour la seconde — voir le rapprochement, dans le champ urbain, entre psychanalyse et sociologie structuralo-marxiste que Jacqueline Palmade et Françoise Lugassy avaient pourtant brillamment tenté dans les années 70, mais qui a été abandonné par leurs propres suiveurs.

Qu'attendaient les architectes ? Pas une réponse, heureusement, mais une discussion de la question urbaine, une critique du mode de production de la ville qu'eux-mêmes formulaient en quête d'arguments. Ils furent abondamment servis, car la sociologie était alors largement dominée par un marxisme althusserien très peu scientifique et très idéologique – sauf à considérer le marxisme comme un « socialisme scientifique ».

La critique marxiste était en effet le bain amniotique de la nouvelle génération des architectes ; les plus engagés à gauche étaient ceux de l'AUA et de l'Atelier de Montrouge (7), bien que, en dehors du militantisme et des débats dans des salles enfumées, rares furent ceux qui approfondirent leur démarche au point de soutenir une thèse de sociologie, ce que fit Pierre Riboulet (1928-2003) (8) en 1979 (sur l'architecture et les sciences sociale) sous la direction du très remuant Nikos Poulantzas.

De fait, Paul-Henry Chombart de Lauwe avait été le premier ethnologue à s'intéresser à la ville et à l'architecture dès les années 50 ; toutefois, réputé trop modéré, il avait été éclipsé par la figure d'Henri Lefebvre, dont la pensée ample, philosophique et poétique, surréaliste et d'un marxisme non stalinien dominait la scène de l'« urbain » (concept que d'ailleurs nous lui devons). Lefebvre fascinait les architectes et on lui pardonnera – au risque de faire de la peine à Anne Kockelkorn – d'avoir lui-même été séduit par un jeune et fougueux Catalan, Ricardo Bofill, dont il pensait qu'il allait donner du sens à l'architecture – preuve

que l'anti-franquisme ne suffisait pas.

Henri Lefebvre était suivi par un deuxième Henri, son assistant à l'université de Nanterre, Henri Raymond, qui était plus proche des architectes en raison de son amitié avec Bernard Huet, avec lequel il avait fondé en 1969 l'Unité pédagogique n° 8 (devenue l'École d'architecture de Paris-Belleville) et qui allait consacrer en 1980 sa thèse d'État au concept d'architecture, laquelle donnera lieu à un ouvrage remarquable (9), trop peu lu par les architectes.

En réalité, Huet ne s'intéressait pas à la sociologie et Raymond était passablement hostile à l'architecture et aux architectes en général, pour de mauvaises raisons (de posture, de pouvoir, d'influence) et parce que les architectes avaient très mal reçu la leçon des *Pavillonnaires* (1966) et la notion de « modèle culturel », que, au même moment, Bourdieu nuançait en « habitus » avec le succès que l'on sait.

Il est d'ailleurs assez curieux de noter combien les architectes se plaisaient à écouter la critique de la société et même celle de l'architecture produite par la génération précédente, mais qu'ils ne supportaient pas que les sociologues s'érigent, sinon en donneurs de leçon, du moins en prescripteurs des réponses à donner à la demande sociale. Énoncer que les usages sont réglés par des normes sociales étaient d'autant plus refusés que l'idéologie libertaire des années 68 postulait que chaque habitant était ni gouverné ni gouvernable, qu'il fallait ouvrir tous les champs possibles aux habitants et non pas les enfermer dans des règles et des normes. C'était évidemment une incompréhension complète de ce qu'est le fonctionnement d'une société et de ce qu'est la lecture ou la compréhension de cette société par la sociologie. En ce sens, la réaction très négative des architectes vis-à-vis des « modèles culturels », expression incomprise, révélait bien déjà le fossé séparant les architectes et les sociologues, les architectes instrumentalisant le savoir sociologique quand il leur servait pour ce débarrasser du vieux système mais refusant la sociologie si celle-ci se permettait d'intervenir dans leur pratique.

La rencontre entre Bernard Huet et Henri Raymond n'était pas celle d'un architecte et d'un sociologue, elle était celle de deux intellectuels brillants, qui échangeaient d'abord sur le football, ensuite sur la ville sicilienne à l'époque baroque, et enfin, s'il restait du temps, sur le statut de l'architecture dans la société. L'ambition de Raymond n'était pas du tout de « changer la ville » (10), ce qui arrangeait bien Huet, du moins jusqu'à ce que celui-ci se consacre au projet. Que l'on me comprenne bien : mon propos n'est pas de porter atteinte à la mémoire de Huet (1932-2001) ni à celle de Raymond (né en 1921), personnages pour lesquels j'ai le plus grand respect, mais de démystifier la relation architecte-sociologue, d'autant plus que la « nostalgie n'est plus ce qu'elle était », pour reprendre une formule célèbre.

Ce qui est sûr, c'est qu'un très petit nombre d'opérations ont été conçues en

collaboration avec des sociologues : une ou deux avec Michel Herrou, une avec une « animatrice », Mme Eme, à Poitiers (Architecture Studio, arch.), etc. Quant à la première opération d'un élève de Raymond, l'architecte Dominique Druenne construisant en 1979 ses premiers HLM à Saint-Omer (avec Olivier Leblois et Jean-Claude Moreau), avec la collaboration du sociologue et philosophe Jean-Charles Depaule.

Elle se voulait une application des modèles culturels tels que Raymond les avait mis en évidence dans l'étude des pavillonnaires, mais les maladroites du projet occultaient ses qualités d'usage. Bien qu'une telle collaboration ne soit qu'une manière de travailler ensemble, il est toutefois permis de s'étonner du très faible nombre de co-conceptions de ce type, ce qui suffit à démontrer la spécificité de l'architecte dans l'engagement du projet.

Le retour à l'autonomie de l'architecture

Il convient bien sûr d'élargir le rôle de la sociologie en prenant de la hauteur et du recul historique, car il faut se rappeler que, quinze ans avant 1968, le Team Ten avait déjà procédé à une critique de la charte d'Athènes selon un mouvement plus vaste qui avait commencé au début des années 50, avec la curiosité anthropologique de Aldo van Eyck ou de Roland Simounet (11), ou avec l'œil du photographe Nigel Anderson travaillant pour les Smithsons à Bethnal Green. Certes, quand on voit l'architecture des Smithsons (Robin Hood Gardens, par ex.) ou les œuvres de Candilis-Josic-Woods, on est bien obligé de constater que la prétendue influence des sciences sociales n'a pas produit des formes sensiblement différentes de l'architecture dite fonctionnaliste. Autre exemple : la principale originalité du projet de Josic à Villeneuve d'Ascq (1972) est dans ses références corbuséennes et non dans l'application d'une trame proliférante. Quant à l'architecture de Renaudie, elle représente une voie tout à fait personnelle, qui puise cependant davantage dans la critique du fonctionnalisme, par le Team Ten, que dans la contestation sociologique.

Bref, la critique de Team Ten est assez peu redevable aux sciences sociales, il s'agit du rejet de la génération des fondateurs des CIAM, qui dit emprunter aux sciences sociales pour mieux se démarquer de ses aînés. Contrairement à ce que l'on a pu dire de l'*interdisciplinarité* de Team Ten, la production de ses membres révèle déjà au contraire l'*autonomie* de l'architecture comme discipline, autonomie qui n'a fait que s'affirmer depuis.

La parenthèse de l'apport des sciences sociales s'est donc refermée, les logiques de la commande et du projet ont confirmé une interdisciplinarité – qui était déjà celle de l'AUA – avec l'ingénieur, le thermicien ou le paysagiste, dans laquelle le sociologue n'a pas sa place, à l'exception des projets coopératifs de

type *Baugruppen* ou des projets de rénovation urbaine, où sa compétence de médiateur avec les habitants est autant reconnue que nécessaire, par les architectes comme par les maîtres d'ouvrage.

Grâce devrait donc être rendue au grand ensemble, si le rôle de technicien social désormais dévolu au sociologue ne manquait pas de grandeur, en comparaison de l'époque où celui-ci éclairait de ses prophéties des architectes abusés par son langage !

Notes

- (1) A. Fourcaut, *La Banlieue en morceaux. La crise des lotissements défectueux en France dans l'entre-deux-guerres*, Grâne, Ed. Créaphis, 2000.
- (2) Paul Chemetov en chute de son introduction à l'ouvrage dirigé par Frédéric Dufaux et Annie Fourcaut, *Le monde des grands ensembles*, Paris, Créaphis, 2004
- (3) C. Martinand était haut fonctionnaire du ministère de l'Équipement, devenu ministère de l'Écologie. F. Rol-Tanguy, fils d'un grand résistant communiste, a notamment été directeur de l'APUR, l'agence d'urbanisme de la Ville de Paris.
- (4) D. Lapeyronnie, *Ghetto urbain*, Robert Laffont, 2008 ; J. Donzelot, « la ville à trois vitesses : gentrification, relégation, périurbanisation », *Esprit*, n° 303, mars-avril 2004, p. 14-39.
- (5) P.-H. Chombart de Lauwe, *Famille et habitation*, t. 1 et II, Paris, CNRS, 1960 ; H. Lefebvre, « Note sur la ville nouvelle, 1960 », in *Introduction à la modernité*, Gallimard, 1962, rééd. par L. Bordonaba in *Cahiers philosophiques*, n°118, juin 2009, p. 79-86 ; M. Huguet. « Les femmes dans les grands ensembles. Approche psychologique de cas d'agrément et d'intolérance », *Revue française de sociologie*, 1965, 6-2. p. 215-227 ; H. Raymond, *L'Architecture, les aventures spatiales de la Raison*, Paris, Centre Georges-Pompidou, coll. Alors, 1984.
- (6) L'AITEC, Association internationale des techniciens, experts et chercheurs, est très engagée dans le mouvement social
- (7) Fondé en 1960, l'Atelier d'urbanisme et d'architecture a réuni, notamment, J. Allégret, P. Chemetov H. Ciriani, J. Deroche, Ch. Devillers, B. Huidobro, J. Kalisz, J. Tribel, etc. L'Atelier de Montrouge a quant à lui été fondé en 1958 par J. Renaudie, P. Riboulet, G. Thurnauer et J.-L. Véret..
- (8) P. Riboulet avait par ailleurs écrit un article dans le premier numéro (1970) d'*Espaces et sociétés*, la revue fondée par H. Lefebvre et R. Ledrut. De nombreux architectes ont soutenu une thèse de sociologie (par ex., sous la dir. de H. Raymond : J.-P. Frey, A. Guiheux, J.-Y. Toussaint, etc. ; mais ces architectes se sont tournés vers l'enseignement et la recherche)
- (9) H. Raymond, *L'Architecture...* op. cit.
- (10) « Changer la ville pour changer la vie » était un slogan de la mouvance situationniste (G. Debord), en référence au « Changer la vie » de Rimbaud.
- (11) R. Simounet ne fut pas membre de Team Ten mais, en tant que CIAM-Alger, il contribua au CIAM d'Aix en Provence en 1953.

